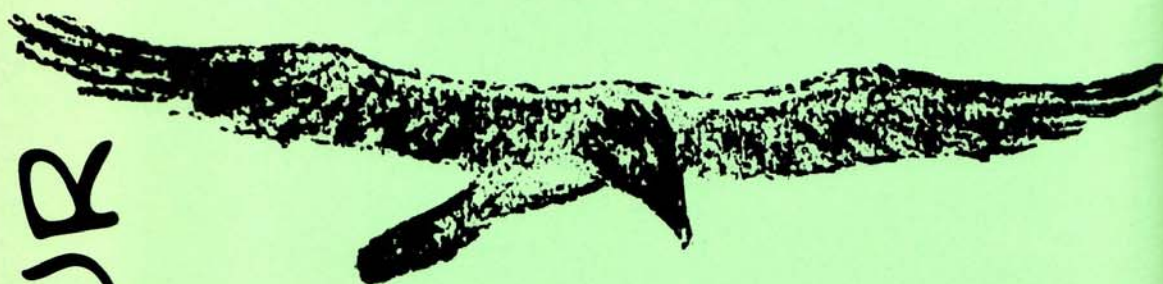


D'OS

Revue
du **GOPA**
Groupe
Ornithologique
des Pyrénées
et de l'Adour

vol. 3, n° 2 Octobre 2003



Robert Hainaut

LE CASSEUR

Liste commentée des reptiles et amphibiens des Pyrénées occidentales

Caractérisation de l'avifaune nicheuse des Pyrénées occidentales

Le Gypaète pourrait-il rattraper l'os qu'il a lâché ?

Statut du Vautour moine dans les Pyrénées occidentales

Notes diverses : Rollier, Labbe à longue queue, Fauvette mélanocéphale,
Elanion, Circaète, Faucon crécerelle, Loirs

Bibliographie passionnelle

Liste commentée des reptiles & amphibiens des Pyrénées occidentales françaises

Gilles Pottier

RESUME : Postérieurement à la parution en 1989 de l' « Atlas de répartition des amphibiens et reptiles de France » (Castanet & Guyétant), un important volume d'observations de terrain a été collecté dans les départements des Pyrénées-Atlantiques et des Hautes-Pyrénées, dont plusieurs apportent des données nouvelles dans le domaine de la répartition spatiale et altitudinale des espèces. De fait, certains statuts, dont l'évaluation était auparavant biaisée par un manque de pression d'observation, ont été revus.

Ainsi, des ophidiens peu répandus ou rares en France tels que la Coronelle girondine ou la Vipère de Seoane ont fait l'objet d'observations nouvelles attestant leur présence dans des localités où ils n'étaient pas signalés jusque là, étendant parfois fortement leur aire de répartition connue en France. Chez les lézards, Le Lézard des Pyrénées *Iberolacerta bonnali* a été recherché et contacté dans la quasi totalité des massifs montagneux alpins des Hautes-Pyrénées, alors que cette espèce n'y était auparavant connue que d'une poignée de localités. Enfin, certains amphibiens dont on ne disposait que de quelques données dans la zone étudiée, tels que le Crapaud calamite ou le Pélodyte ponctué, ont été observés dans plusieurs localités dont certaines (Crapaud calamite) étendent notablement la répartition altitudinale connue de ces espèces sur le versant nord des Pyrénées centrales et occidentales.

Si la distribution des 33 espèces que compte le territoire étudié a été pour la plupart largement précisée, il reste cependant d'importantes lacunes cartographiques pour certaines d'entre elles, relevant plus vraisemblablement d'un artefact de sous-prospection que d'une rareté ou absence réelle.

Il nous a donc paru opportun, afin de préparer au mieux le premier « Atlas de répartition des reptiles et amphibiens des Pyrénées occidentales françaises », de porter ici à connaissance l'état d'avancement actuel de cet inventaire de la batrachofaune et de l'herpétofaune des deux départements concernés ; les personnes détentrices de données complémentaires étant vivement incitées à les transmettre à la coordination de ce projet, assurée par l'auteur.

Dans le cadre de l'inventaire des reptiles et amphibiens de France, initié par la Société Herpétologique de France et le Muséum National d'Histoire Naturelle (Service du Patrimoine Naturel), un projet de second « Atlas de répartition des amphibiens et reptiles de France » a été lancé au début des années 1990 afin de combler les lacunes du premier ouvrage, paru en 1989 (Castanet & Guyétant). Si ce projet national connaît aujourd'hui quelques difficultés (pour des motifs tout à fait étrangers à la communauté herpétologique ...), il n'en est pas de même à échelle départementale ou régionale, où les observations contenues dans les bases de données, souvent nouvelles et inédites, sont régulièrement portées à connaissance et valorisées par le biais de publications de type atlas de répartition ou faune locale.

Aujourd'hui, la base de données des reptiles & amphibiens des Pyrénées-Atlantiques et des Hautes-Pyrénées est riche d'environ deux mille observations,



dont certaines sont encore à saisir. Les rectangles de 7 x 5 km (environ) des différentes cartes d'espèce se remplissent progressivement, et cette cartographie devrait prochainement bénéficier de l'apport des données du Parc National des Pyrénées, qui gère sa propre base « reptiles & amphibiens ».

Ces observations, dont beaucoup apportent des informations nouvelles sur la biogéographie et l'écologie des espèces du territoire concerné, émanent en partie (outre un fond d'observations personnelles) d'un réseau de naturalistes bénévoles ayant fait la démarche de reporter sur fiches et de transmettre leurs données de reptiles et d'amphibiens. Je leur en suis d'ores et déjà infiniment reconnaissant, sachant qu'ils ne seront pleinement dédommés de leur peine que lorsque paraîtra enfin le premier « Atlas de répartition des reptiles & amphibiens des Pyrénées occidentales françaises ». D'ici là, ils devront se contenter de cette liste brièvement commentée, à la bibliographie volontairement réduite au strict minimum. Notez donc que ce travail ne saurait être comparé, en dehors du titre, à la « Liste commentée des oiseaux des Pyrénées occidentales et du sud des Landes » (Grangé, 2002) parue dans un précédent n° du « Casseur d'Os ».

Enfin, j'incite vivement toute personne m'ayant envoyé des fiches d'observation à prendre contact avec moi par courrier électronique afin que je lui restitue sous format informatique (tableau Excel®) l'intégralité de sa base de données personnelle. Cela devrait permettre à chacun de savoir ce qu'il a transmis, ce qu'il n'a pas transmis, ou ce qu'il a transmis mais qui ne m'est jamais parvenu pour cause de dysfonctionnement postal où autre (durant l'année passée en particulier).

Présentation sommaire du territoire d'étude

Les Pyrénées occidentales françaises et leur piémont, que nous assimilons ici aux départements des Pyrénées-Atlantiques (64) et Hautes-Pyrénées (65), comptent un nombre relativement élevé d'espèces de reptiles et d'amphibiens : 8 espèces d'ophidiens, 7 espèces de sauriens, 2 espèces de chéloniens (dont une introduite), 4 espèces d'urodèles et 12 espèces d'anoures se partagent ce territoire très contrasté, aux milieux naturels incroyablement variés. Du littoral basque au sommet du Vignemale (3298 m), l'extrême diversité de nos paysages recèle de nombreux habitats propices aux reptiles et aux amphibiens, dont la plupart sont d'origine anthropique. La richesse de notre herpétofaune et de notre batrachofaune (autant que son observabilité !) est en effet amplement tributaire d'une très ancienne occupation humaine : en défrichant la forêt, en élevant du bétail, en bâtissant, en cultivant, en circulant, l'homme a créé de très nombreux milieux propices. Combien d'espèces, en

quelles densités, sans bocage, sans haies, sans murets, sans talus de routes, de voies ferrées et de bords de chemins, sans ruines, sans friches, sans landes, sans mares, sans abreuvoirs et sans fossés ? A l'étage montagnard, forestier par excellence, la présence de certains reptiles et amphibiens est souvent largement dépendante d'un usage pastoral, et l'herpétologue pyrénéen aime rencontrer sur carte le toponyme « artigue », qui promet sur le terrain un espace ouvert et ensoleillé, évidemment bien plus riche en Coronelle lisse, Vipère aspic, Orvet et Lézard vivipare que la sombre hêtraie-sapinière environnante. Car, pour d'évidentes raisons de thermorégulation, la forêt druidique n'est pas véritablement la terre promise des reptiles, et ces animaux ne pouvaient se contenter chez nous, en des temps plus reculés, que d'une poignée d'habitats primaires suffisamment ouverts : couloirs d'avalanche et éboulis, bords de torrents, tourbières, ceintures supraforestières etc. Quant à nos amphibiens, on les imagine également plus localisés dans un monde dépourvu de mares et de fossés : zone de divagation des fleuves, tourbières, marais côtiers d'arrière-dune...

Si la présence humaine a souvent été favorable à ces animaux tant qu'avait cours une certaine agriculture régie par les seules ressources du sol et du ciel, il n'en est souvent plus de même aujourd'hui, notamment à basse altitude, où la mosaïque bigarrée de la polyculture, quadrillée de corridors écologiques, a un peu partout cédé la place au désert monochrome de la maïsiculture intensive et du ray-grass, dans lequel font encore taches ça et là les lignes brunâtres de quelques lambeaux de haies passés au désherbant.

Les reptiles et les amphibiens sont donc aujourd'hui menacés sur une bonne partie de notre territoire, pas seulement en plaine cultivée d'ailleurs. On aurait tort de croire à l'abri du danger des espèces montagnardes comme l'Euprocte des Pyrénées ou le Lézard des Pyrénées : outre la dégradation de leurs habitats, ces deux animaux liés à des paramètres climatiques très précis sont directement mis en péril par un éventuel réchauffement de la planète...

Dans ce contexte, il apparaît primordial de dresser un état des lieux pouvant témoigner du statut actuel des différentes espèces, en notant précisément leur répartition, leur abondance, et les milieux auxquels elles sont liées.

En espérant ne pas avoir à se demander pourquoi le Crapaud commun portait ce nom là.



Liste commentée des espèces

I - Reptiles

1 - Ophidiens

a) Colubridés

Coluber viridiflavus Lacepède, 1789

La Couleuvre verte-et-jaune

Ce magnifique animal à aire de répartition restreinte, centrée sur la France et l'Italie, est un des reptiles les plus abondants et les plus facilement observables chez nous, tout du moins à basse altitude. Cette situation est peut-être relativement récente, le constat dressé par Beck (1943) dans les Hautes-Pyrénées au milieu du siècle passé étant moins enthousiaste.

Assez thermophile et assez exigeante en termes d'ensoleillement, cette couleuvre est rarement observée au-dessus de 1000 m, aucune des données dont nous disposons actuellement ne faisant état de sa présence au dessus de 1500 m chez nous. L'altitude maximale se situe pour le moment sur la commune de Cauterets (65), où un bel individu adulte a été surpris en début de matinée thermorégulant au pied d'un muret à 1380 m (obs. pers.). Elle aurait été observée à des altitudes supérieures dans cette même zone (C.-P. Arthur-PNP comm. pers.), et elle est susceptible de s'établir relativement haut dans certains contextes favorables (micro-climats abrités, en soulane). Ubiquiste et relativement adaptable, pouvant se contenter d'un couvert végétal assez faible malgré sa grande taille, la Couleuvre verte-et-jaune apparaît *a priori* comme un de nos reptiles les moins menacés, et les lacunes actuelles de la cartographie révèlent certainement plus un manque de pression d'observation qu'une absence réelle : son aire de répartition potentielle en 64 et 65 concerne surtout des zones de plaine cultivée peu attractives pour le naturaliste...

Coronella austriaca Laurenti, 1768

La Coronelle lisse

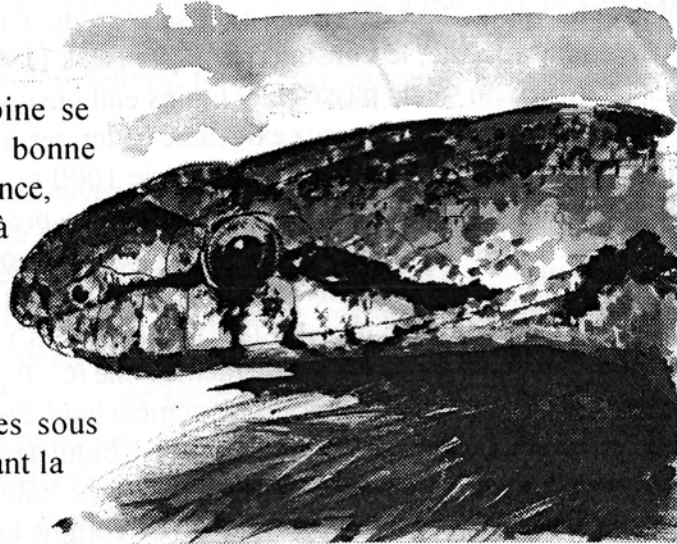
C'est un serpent eurasiatique occidental de climats frais et / ou pluvieux, à franche tendance montagnarde dans le sud de son aire de répartition (elle parvient jusqu'à l'intérieur de la péninsule ibérique à la faveur des massifs montagneux). Sa répartition suit chez nous celle d'une zone à forte pluviométrie dont l'amplitude décroît d'ouest en est pour finir par se calquer sur le relief : présente dès le littoral atlantique au Pays-Basque (Hendaye, obs. P. Grisser), elle devient plus strictement liée au relief pyrénéen en Béarn et Bigorre, où la

grande majorité des observations relèvent de la ceinture sylvatique collinéenne / montagnarde, soit entre 400 m et 1500 m d'altitude. Cependant, la découverte récente d'une mue sous une pierre à 2300 m dans le massif du Néouvielle (65) (Saint-Lary Soulan, obs. pers.) dans une pelouse rocheuse également fréquentée par le Lézard des murailles *Podarcis muralis* (une de ses proies favorites) prouve que cette espèce discrète est capable de s'élever localement bien plus haut. Ajoutons qu'une observation a également été effectuée à 2100 m près du col d'Arrious (Laruns, obs. R. Dohogne), non loin d'un éboulis fréquenté cette fois-ci par le Lézard des Pyrénées *Iberolacerta bonnali*.

Coronella girondica (Daudin, 1803)

La Coronelle girondine

Vicariante méridionale de la Coronelle lisse, cette ibéro-maghrébine se rencontre en fait dans une bonne partie du tiers sud de la France, sous climat méditerranéen à atlantique. Encore plus discrète que *C. austriaca* et volontiers nocturne, on ne la rencontre guère qu'en soulevant les pierres sous lesquelles elle se tient durant la journée, ou de nuit dans la lueur des



phares. De fait, les données sont très peu nombreuses et très localisées en Pyrénées-Atlantiques et Hautes-Pyrénées, au point que nous pouvons toutes les citer ici : col d'Ispéguy (64, Saint-Etienne de Baïgorry, obs. R. Dohogne), soulanes calcaires des environs de Lescun (64, obs. M. Gush) et des Baronnies (65, Asque, Esparros, obs. pers.), basses Baronnies (65) (Bonnemazon, obs. pers.), et environs d'Arreau (65), où une intéressante station bispécifique *C. girondica* / *C. austriaca* a été découverte en 2002 à 1250 m d'altitude (obs. pers.). L'espèce est certainement présente dans bon nombre de zones rocheuses à cortège végétal subméditerranéen (massif du Pibeste, soulanes à Chêne vert de Barousse etc), mais doit être également recherchée dans les coteaux secs de la moitié nord des deux départements puisqu'elle existe dans des secteurs limitrophes du Gers (vallée de l'Arros : Beaumarchès, S. Pérès). Du fait d'un risque de confusion assez élevé entre les deux espèces (notamment de la part de personnes qui tiennent compte de critères d'ornementation de la face dorsale et de la tête, non



valides), les données sont souvent à considérer avec précaution (quelques unes ont été écartées de la base en attendant vérification). Une photographie est toujours souhaitable.

Elaphe longissima Laurenti, 1768

La Couleuvre d'Esculape

Cette belle espèce discrète, qui cohabite parfois avec la Couleuvre verte-et-jaune, est moins observée que cette dernière. Elle apparaît cependant correctement distribuée en 64 et 65 où les points de présence, bien qu'espacés, sont répartis de façon homogène, en plaine comme en zone pyrénéenne. Régulièrement observée dans certaines vallées basques et béarnaises, mais non signalée pour le moment dans les hautes vallées du 65 (mais apparemment commune dans les Baronnie), la Couleuvre d'Esculape atteint 1500 m au moins en Haut-Béarn (Lescun, L. Nédélec – PNP comm. pers.). De tendance plus forestière et moins thermophile que *C. viridiflavus*, on la rencontre principalement dans des contextes boisés, parfois notablement fermés et peu ensoleillés. Les talus enherbés des petites départementales traversant les chênaies et hêtraies-chênaies collinéennes offrent de belles opportunités de prospections. A noter que beaucoup de données proviennent d'animaux trouvés écrasés sur les routes.

Natrix maura (Laurenti, 1768)

La Couleuvre vipérine

Nettement inféodée à l'eau du fait de son régime alimentaire principalement composé de poissons et d'amphibiens en phase aquatique (essentiellement larves et jeunes récemment métamorphosés, mais aussi adultes), la Couleuvre vipérine est une ibéro-maghrébine commune dans le sud-ouest de la France, mais bizarrement peu signalée dans les Pyrénées-Atlantiques et les Hautes-Pyrénées. Sa livrée « ambiguë », souvent relativement terne et mal définie, doit vraisemblablement poser quelques problèmes d'identification aux personnes qui surprennent sa fuite en milieu terrestre et hésitent à la prendre en main : le fait qu'elle cohabite fréquemment avec la Vipère aspic sur les talus caillouteux de certains cours d'eau (par ex. Adour entre Tarbes et Bagnères-de-Bigorre, obs. pers.) peut faire douter et opter pour l'abstention les naturalistes peu familiarisés avec l'espèce. Elle fréquente indifféremment les eaux stagnantes et courantes, et on la rencontre chez nous dans une vaste gamme de milieux : fossés, mares, étangs, ruisseaux, rivières, torrents, canaux etc., du littoral (Arcangues, obs. P. Arlot) jusqu'à 950 m au moins en vallée du Louron (65) (Loudenvielle, obs. Ch. Pommiès) et 800 m en vallée d'Estaing (65) (obs. S. Pérès). Elle semble donc confinée en dessous de 1000 m : plusieurs prospec-

tions infructueuses menées sur les bords de l'Adour en amont de Bagnères-de-Bigorre (65) (l'espèce est très commune en aval), n'ayant permis de contacter que la Couleuvre à collier, la Coronelle lisse et la Vipère aspic (obs. pers.) alors que la Couleuvre vipérine est un serpent très facilement observable là où il s'établit. Sa limite altitudinale supérieure reste à préciser dans de nombreuses vallées, et le nombre dérisoire d'observations disponibles pour l'ensemble des deux départements relève assurément d'un artefact de sous-prospection. Des recherches s'imposent le long de tous les cours d'eau et près de toutes les pièces d'eau, où, répétons-le, l'espèce est facilement observable, notamment lorsqu'elle thermorégule sur les berges (souvent dans les enrochements, sur les talus de galets embroussaillés ou au pied des piles de pont, dont les anfractuosités lui servent de gîte et restituent en soirée la chaleur accumulée durant la journée).

Natrix natrix (Linné, 1758)

La Couleuvre à collier

Beaucoup moins liée aux milieux aquatiques que sa congénère, la Couleuvre à collier se rencontre souvent loin de tout point d'eau, dans des habitats variés où elle consomme des amphibiens adultes en phase terrestre (Crapaud commun, Grenouille rousse ...) : landes, lisières de bois et clairières, haies, murets, friches etc. On la rencontre évidemment aussi près de l'eau et dans l'eau : mares, fossés, cours d'eau etc. Contrairement à *N. maura*, elle est assez souvent observée au fond des vallées vers 1000 m d'altitude et un peu au-dessus, mais aucune observation ne témoigne de sa présence chez nous au-dessus de 1500 m. Ces populations montagnardes hébergent, au moins localement, une importante proportion d'individus mélaniques : sur 5 individus adultes observés à 1060 m en haute vallée de Lesponne (65) (Bagnères-de-Bigorre, obs. pers.), 4 étaient intégralement noirs, et un seul présentait la livrée normale de l'espèce. De même, un individu observé vers 1000 m près de Gripp (65) (Campan, obs. pers.) portait une livrée qui, sans être véritablement noire, présentait une indéniable tendance mélanique. De tels animaux n'ont pas été observés en plaine, malgré un nombre d'observations beaucoup plus important. Comme pour la Vipère aspic (voir plus loin), il est possible que ce caractère soit plus ou moins sélectionné dans des zones particulièrement fraîches et nébuleuses du fait des avantages qu'il peut procurer en termes de thermorégulation.

Largement distribuée au sein des deux départements, la Couleuvre à collier est encore une espèce qualifiable de commune, les hiatus cartographiques concernant des secteurs de monoculture intensive aussi peu prospectés que vraisemblablement peu peuplés. Attention aux confusions avec les jeunes Couleuvres d'Esculape et Couleuvres verte-et-jaune !



b) Vipéridés

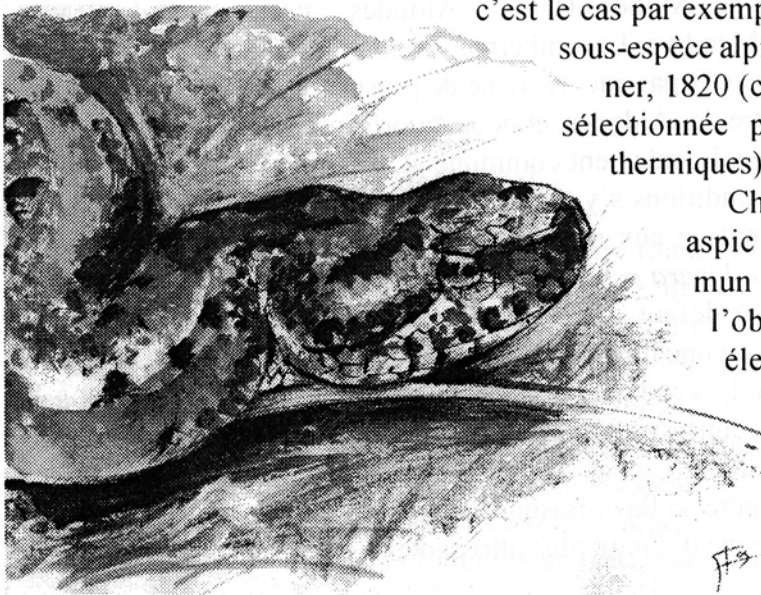
Vipera aspis (Linné, 1758)

La Vipère aspic

Les Pyrénées-Atlantiques et les Hautes-Pyrénées hébergent la sous-espèce pyrénéenne *Vipera aspis zinnikeri* Kramer, 1958, caractérisée par un faisceau de caractères qui en fait un animal visuellement très différent de la sous-espèce nominale : taille plus petite, tête moins triangulaire, moindre segmentation des écailles céphaliques (souvent 1, 2 ou 3 plaques différenciées sur le dessus du crâne), museau moins retroussé, venin généralement incolore au lieu d'être ambré (et 3 à 4 fois plus toxique que celui de *V. a. aspis*), et, critère le plus évident, une robe caractéristique dont l'ornementation dorsale consiste en un large bandeau vertébral continu bordé de macules sombres, comme *Vipera seoanei*. Les individus les plus différenciés et les plus caractéristiques se rencontrent plutôt en montagne, mais cette sous-espèce n'étant pas isolée géographiquement de *V. a. aspis*, il n'existe pas de barrière génique et des morphes intermédiaires s'observent dans une bonne partie de l'Aquitaine et de Midi-Pyrénées. La robe de cette sous-espèce demeure de toute façon très variable, et on peut observer au sein d'une même population des animaux à ornementation très caractéristique et d'autres qui le sont beaucoup moins. Plusieurs cas de mélanisme ont été constatés en montagne à l'étage forestier (Pottier, 2001) : en Barousse (65) (Sost, obs. pers.), en haute vallée de Lesponne (65) (Beaucens, obs. pers. et Bagnères-de-Bigorre, obs. Ch. Bergès) et dans la vallée du Gave de Pau (Sère-en-Lavedan, obs. pers.). Il se pourrait donc que le mélanisme intéresse localement, à l'étage montagnard, une forte proportion des individus, comme

c'est le cas par exemple en Suisse avec la sous-espèce alpine *V. a. atra* Meisner, 1820 (cette coloration étant sélectionnée pour ses propriétés thermiques).

Chez nous, la Vipère aspic est un animal commun en montagne, où l'observation la plus élevée de la base de données concerne une femelle adulte contactée à 2450 m dans le Néouvielle (65)



durant l'été 2002 (Vielle-Aure, obs. pers.). La littérature la signale jusqu'à près de 3000 m (Duguy, 1971), et un garde-moniteur du secteur d'Aure l'a observée sur les pentes sommitales de l'Arbizon (65) à près de 2800 m (Aulon, obs. G. Nogué – PNP). La grande majorité des points d'observation est concentrée en zone pyrénéenne, les points de plaine étant peu nombreux et dispersés : moins de 10 observations en dessous de 300 mètres, de la plaine basque aux coteaux béarnais et bigourdans. On peut évoquer une compétition défavorable avec la Couleuvre verte-et-jaune, cette dernière étant en règle générale absente des stations à vipères et vice-versa (cette hypothèse est aujourd'hui envisagée par la plupart des herpétologues français), mais la perte de son habitat à basse altitude (haies, landes...) a certainement beaucoup joué en sa défaveur, d'autant que la Couleuvre verte-et-jaune semble, elle, s'accommoder assez bien des milieux dégradés des zones de cultures intensives (jusqu'à quel degré ?). Des prospections s'imposent au Pays-Basque pour mieux définir la limite de la zone de contact de cette espèce avec *V. seoanei*, nos deux vipères s'excluant mutuellement.

Vipera seoanei Lataste, 1879

La Vipère de Seoane

Cette espèce typiquement cantabrique (mais stupidement nommée « Vipère des Pyrénées » dans quelques guides), répandue de l'extrême nord du Portugal au Pays-Basque, ne pénètre que faiblement le territoire français, où elle est rapidement remplacée par *V. aspis*. Trois principales zones de présence sont aujourd'hui connues (Boudarel *et al.*, 1993 ; Pottier *et al.*, 2001) : massif de la Rhune et son piémont (communes d'Hendaye, Sare, Biriadou, Urugne, Saint-Jean de Luz...), vallée des Aldudes (Urepel, Aldudes...) et partie sud d'Iraty (incluant Artxilondo) (Mendive, Lecumberry), où elle atteint au moins l'altitude de 1164 m. Nous n'avons pas encore mené de prospections dans les lacunes existant de part et d'autre des Aldudes, et nous ignorons quelle (s) espèce (s) de vipère (s) s'y trouve (nt). Localement commune et aussi facilement observable que l'aspic quand les conditions s'y prêtent, cette espèce peut poser quelques problèmes de détermination aux naturalistes peu familiarisés avec la vraie « Vipère des Pyrénées » *Vipera aspis zinnikeri*, à laquelle elle ressemble fortement de prime abord. A défaut d'une détermination en main, un document photographique correct ou une mue peuvent permettre de lever le doute et d'homologuer l'observation. Les cadavres (même en sale état) sont évidemment un matériel de choix (ils se conservent en alcool à 90°), mais il faut savoir que leur récolte est interdite par la loi...

Toute donnée de vipère au Pays-Basque est précieuse, et les fiches « *Vipera* sp. » émanant de cette zone d'autant plus attristantes !



2 – Sauriens

a) Anguidés

Anguis fragilis Linné, 1758

L'Orvet

La répartition de ce lézard apode dans les Pyrénées-Atlantiques et les Hautes-Pyrénées évoque fortement celles de la Coronelle lisse et du Lézard vivipare : comme eux lié aux conditions fraîches et humides du climat atlantique et / ou montagnard, et de surcroît plus ou moins dépendant de sols non compacts (meubles ou fragmentés) eu égard à son comportement de type fouisseur, l'Orvet n'apparaît véritablement commun chez nous qu'aux étages collinéen et montagnard, les observations étant pour le moment circonscrites à la zone pyrénéenne au sens large. Naturellement, ce caractère montagnard tend à s'accroître d'ouest en est avec la diminution de l'influence océanique, et la majorité des observations effectuées en dessous de 500 m ont été faites au Pays-Basque (par exemple sur les communes d'Arcangues ou de Saint-Pée sur Nivelle, obs. P. Arlot). Quelques points de présence au nord de Tarbes (jusqu'à Castéra-Lou, obs. S. Pérès) prouvent cependant que l'espèce trouve localement des conditions adéquates dans des secteurs globalement moins frais et moins pluvieux. L'Orvet ne dépasse guère la ceinture forestière, et l'observation la plus élevée de la base de données a été effectuée vers 1800 m en haute vallée d'Aspe (64) (environs du Pas de L'Ourtasse, Etsaut, obs. J.-J. Chaut). Dans la littérature, il est signalé jusqu'à 1900 m en haute vallée d'Aure (65) (Duguy, 1971).

b) Lacertidés

Iberolacerta bonnali (Lantz, 1927)

Le Lézard des Pyrénées de De Bonnal

Découvert en 1922 au lac Bleu de Bigorre (haute vallée de Lesponne, 65) (Lantz, 1927), cet endémique pyrénéen de haute altitude occupe la partie de la chaîne comprise entre le massif du pic du Midi d'Ossau (64) et le port de la Bonaigua (Espagne). Il est remplacé plus à l'est par deux autres endémiques congénériques : *Iberolacerta aranica* (Arribas, 1993) et *Iberolacerta aurelioi* (Arribas, 1994). Longtemps considéré comme une espèce rare et localisée sur le versant français (le spécialiste de l'espèce est espagnol...), le Lézard des Pyrénées n'était connu chez nous que d'une douzaine de stations avant que le Parc National des Pyrénées ne mette sur pied un programme d'étu-

de de cette espèce à forte valeur patrimoniale, inscrite à l'annexe 2 de la Directive Habitats. A l'issue d'une campagne de prospections menée sur l'ensemble des massifs du Parc par votre aimable serviteur et ses non moins serviables mollets (convention Parc National des Pyrénées / Nature Midi-Pyrénées, avec encadrement scientifique du laboratoire de biogéographie et écologie des vertébrés de l'E.P.H.E., Montpellier), une cinquantaine de localités nouvelles ont été découvertes (dont plusieurs par le personnel du Parc, préalablement formé à l'identification et à la recherche de l'espèce) qui permettent aujourd'hui d'affirmer que, à l'exception de quelques massifs isolés, le Lézard des Pyrénées est présent sur l'ensemble du domaine alpin de la zone Parc (périphérique + centrale), où ce rupicole fréquente essentiellement des éboulis, des cônes de déjection torrentiels, des cordons morainiques et des champs d'alluvions glaciaires (« oulettes »), le tout présentant un degré de végétalisation variable, en exposition dominante généralement sud.

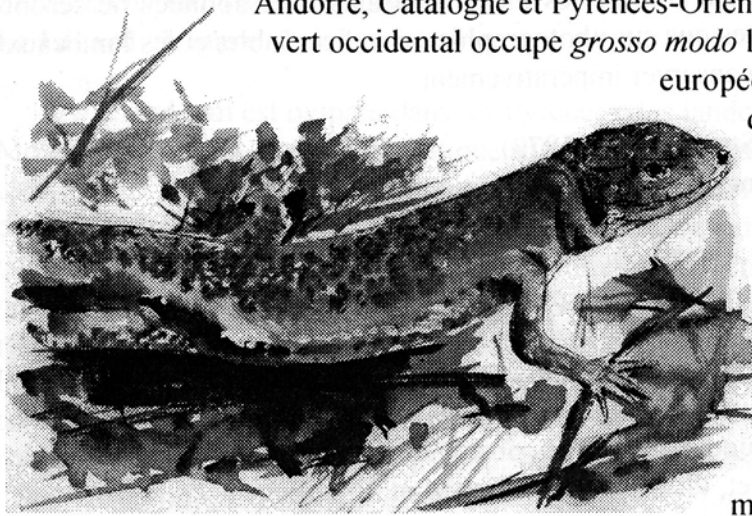
L'espèce est très majoritairement présente au dessus de 2000 m d'altitude, mais plusieurs populations existent dès 1700 m dans les Hautes-Pyrénées (cirque d'Estaubé, Gèdre, obs. M. Cheylan) et, très localement, certains contextes topographiques originaux lui permettent même de vivre entre 1600 m et 1700 m (cirque d'Eres Lits, Gèdre, obs. pers.) voire exceptionnellement plus bas : nous l'avons contacté à 1580 m au cirque de Gavarnie (obs. pers.) ! Sa limite altitudinale supérieure est quasiment celle des plus hauts sommets : la littérature le signale jusqu'à 3144 m d'altitude (sommet du Balaïtous) (Arribas, 2000), mais ce record a récemment été battu puisqu'un individu a été vu près du sommet du pic de Campbielh (3173 m) (65, Aragnouet, obs. G. Nogué - PNP) à plus de 3160 m. La limite occidentale de son aire de répartition reste à éclaircir, la présence d'une population isolée n'étant pas impossible sur le domaine alpin du massif du Sesques (64) (Pottier, 2001 b).

Le Lézard des Pyrénées cohabite fréquemment avec le Lézard des murailles jusqu'à 2000 m, plus rarement au-dessus. On le rencontre moins souvent en compagnie du Lézard vivipare, dont l'écologie est plus éloignée. Notons que la Vipère aspic a été observée au sein de 6 des stations d'*Iberolacerta bonnali* inventoriées dans le Parc National (1 obs. R. Dohogne, 4 obs. pers et 1 obs. *in litt.*), ce qui permet d'identifier au moins un prédateur pour l'espèce, *V. aspis* se nourrissant quasi-exclusivement de petits lézards dans son jeune âge.

Lacerta bilineata Daudin, 1802

Le Lézard vert occidental

Souvent confondu (bien qu'inconfondable !) avec le Lézard des souches (ou Lézard agile) *Lacerta agilis* Linné, 1758 dont la sous-espèce pyrénéenne *L. a. garzoni* Palacios & Castroviejo, 1975 n'est présente, rappelons-le, qu'en



Andorre, Catalogne et Pyrénées-Orientales (66), le Lézard vert occidental occupe *grosso modo* la partie du territoire européen située à l'ouest des Alpes (Suisse et Italie incluses). Ce très beau lézard, qui se présente à l'âge adulte sous deux robes très différentes : une robe lignée chez les jeunes et certaines femelles, une robe mouchetée chez les

mâles et certaines autres femelles, est un animal commun chez nous, du littoral basque (Hendaye, obs. pers.) jusqu'à l'étage montagnard, où il dépasse localement 1500 m (1650 m sur la commune d'Aragnoet, 65, obs. pers.). Il ne semble se raréfier qu'au sein des zones les plus intensivement cultivées et fréquentes des milieux variés, inégalement ensoleillés, souvent anthropisés : landes, lisières de bois et clairières (y compris en contexte de hêtraie-sapinière, comme à Bioux-Oumettes, Laruns, 64, obs. pers.), haies, murets, soulanes calcaires rocailleuses, tourbières, talus routiers et ferroviaires, éboulis, talus des bords de rivière etc.

Lacerta lepida Daudin, 1802

Le Lézard ocellé

Cette espèce ibérique, dont l'aire de répartition française intéresse surtout la zone méditerranéenne (Languedoc-Roussillon et Provence), se rencontre également dans notre pays sur les causses du Quercy, Périgord, Rouergue et le cordon dunaire aquitain au sens large, de l'île d'Oléron au nord à la rive droite de l'embouchure de l'Adour au sud (Tarnos, 40, obs. E. Coeugnet & A. Ferrer – ONF).

Apparemment absent aujourd'hui du très dégradé et peu important milieu dunaire de la rive gauche (Bayonne, 64), le Lézard ocellé aurait pu (pourrait encore ?) y être présent du fait d'une introduction possible par transport de matériaux (contenant œufs ou individus) en provenance de la rive droite (J. Gourdin comm. pers.) (l'indigénat réel apparaît peu probable).

Dans la mesure où ce superbe animal est connu pour se maintenir assez longtemps à l'état relictuel dans des poches d'habitat de faible superficie (maintes fois constaté dans le Lot, obs. pers.), il est très souhaitable d'effectuer régulièrement des prospections dans cette zone, en ne négligeant surtout pas

des indices de présence comme les mues ventrales. Les données ne seront d'ailleurs homologuées que sur photographie ou indice fiable, et les lambeaux de mues sont donc à conserver impérativement.

Podarcis hispanica (Steindachner, 1870)

Le Lézard hispanique

Cette espèce ibéro-maghrébine ne semble se substituer chez nous au Lézard des murailles *Podarcis muralis* que près de la frontière espagnole, dans le Pays-Basque, de l'embouchure de la Bidassoa au secteur d'Arnéguy. La presque totalité des données portées à connaissance émane d'une publication récente consacrée à la distribution de cette espèce dans le Pays-Basque espagnol (Gosá, 2002), auxquelles s'ajoutent quelques observations de spécialistes français de l'espèce (P.-A. Crochet, Ph. Geniez, V. Joubert et J. Viglione). La sous-espèce présente dans les Pyrénées-Atlantiques est, d'après Geniez et Crochet (sous presse, 2003), *Podarcis hispanica sebastiani* (Klemmer, 1964), assez différent d'aspect de *Podarcis hispanica cebennensis* (Guillaume & Geniez, 1986) qui peuple la zone méditerranéenne française (et qu'on rencontre dans les Pyrénées jusqu'en Ariège). La détermination des *Podarcis* étant un exercice délicat pour le non-spécialiste, les données concernant les petits lézards « des murailles » aperçus dans le Pays-Basque pourront être soumises à homologation. *Podarcis muralis* étant toujours présent dans les environs immédiats des stations basques françaises de *P. hispanica*, il peut raisonnablement être incriminé par défaut, mais un bon document photographique est exigé pour toute observation de supposé *P. hispanica*.

Podarcis muralis (Laurenti, 1768)

Le Lézard des murailles

Le plus observé de nos reptiles est une espèce à forte plasticité écologique qu'on rencontre dans une très large gamme de milieux, dont de nombreux habitats anthropiques. Affectionnant toutefois les substrats fermes, et assez thermophile, il est généralement absent des boisements denses homogènes et formations végétales herbacées non clairiérées. Présent dès le niveau de la mer au Pays-Basque (2 m, Urt, obs. P. Arlot), il atteint 2400 m d'altitude au moins dans les Pyrénées (Aragnouet, 65, obs. pers.) où les données au-dessus de 2000 m ne sont pas rares, tant dans les massifs béarnais (2200 m sur l'Ossau, Laruns, 2270 m au col des Moines, Laruns, obs. pers. ...) que bigourdans (2300 m sur les contreforts du Mont Pelat, Saint-Lary Soulan, obs. Ch. Mimbielle, 2200 m au moins au Cabalirros, Arcizans-Avant, obs. pers. ...). A ces altitudes, il cohabite assez souvent avec le Lézard des Pyrénées *Iberolacerta bonnali*, mais peut aussi se substituer totalement à lui lorsque ce dernier est absent.



Zootoca vivipara (Jacquin, 1787)

Le Lézard vivipare

Ce lézard, qui est ovipare dans les Pyrénées, les landes de Gascogne et les Monts cantabriques, est un eurasiatique à tendance nordique assez nettement lié chez nous (l'axe pyrénéo-cantabrique marque sa limite sud de répartition) à une certaine influence atlantique-montagnarde. Très commun dans les Pyrénées jusqu'à l'étage subalpin, il est absent de la ceinture alpine dont le climat beaucoup plus sec ne s'accorde guère avec son écologie. On peut le rencontrer localement jusqu'à 2300 m au moins, notamment près des plans d'eau (lac det Mailh, Barèges, obs. pers.), mais la grande majorité des observations relève d'une tranche altitudinale comprise entre 1000 m et 2000 m, où l'espèce fréquente de nombreux milieux à humidité variable : bois clairs, pelouses, landes (à Rhododendron comme à Raisin d'Ours...), tourbières... Les observations ne se raréfient véritablement qu'en dessous de 500 m, où ce lézard apparaît tributaire de deux grandes catégories d'habitats assurant une certaine fraîcheur et humidité : hêtraies-chênaies collinéennes d'une part (330 m à Orioux, 65, 360 m à Oléac-Dessus, 65, et 390 m à Cieutat, 65, obs. pers.), landes atlantiques et tourbières d'autre part (230 m à Doazon, 64, obs. M. Molières, 340 m à Ogeu-les-Bains, 64, obs. P. Boudarel). Les plateaux de Ger et de Lannemezan, où l'espèce est assez souvent observée, hébergent vraisemblablement les plus importants effectifs de ces populations collinéennes béarnaises et bigourdanes. Le climat nettement plus océanique du Pays-Basque (loin de moi l'idée de le qualifier de pluvieux) devrait permettre de le découvrir plus fréquemment à basse altitude. Il descend au moins jusqu'à 90 m sur Sare et 100 m sur Espelette (obs. P. Arlot). Signalons enfin que l'espèce a été contactée à 5 m d'altitude dans un marais limitrophe des Landes, rive droite de l'Adour (Saint-Laurent de Gosse, 40, obs. P. Boudarel) (il est présent dans la plupart des marais landais), ce qui doit inciter à le rechercher activement dans toutes nos zones humides à caractère plus ou moins tourbeux.

c) Geckonidés

Tarentola mauritanica (Linné, 1758)

La Tarente de Maurétanie

La Tarente de Maurétanie (et non pas de *Mauritanie*) fait partie de ces espèces rupicoles à qui leurs propriétés adhésives, autant que leur franche tendance anthrophile, font courir le danger d'importants déplacements involontaires (par le rail, la route, la mer...) aboutissant parfois à la fondation de petites colonies sous des cieux étrangers plus ou moins cléments. Ainsi ce gecko ibéro-maghrébin, mignon comme tout, est-il bien établi dans plusieurs

quartiers de Toulouse, ville pourtant biogéographiquement déconnectée du domaine méditerranéen *sensu stricto* qu'il fréquente d'ordinaire. Tout porte à croire qu'il en est de même pour l'individu récemment aperçu à Anglet (64) (obs. P. Arlot), qui n'a certainement pas gagné de mur en mur cette localité depuis sa Navarre (?) natale. Le climat très clément du Pays-Basque (nous parlons ici de températures, non pas de précipitations) devrait lui permettre, à lui et peut-être à d'autres, sinon d'y prospérer, en tout cas de survivre quelques années.

Les observations de geckos devraient de toutes façons se multiplier dans les années à venir en France, non pas que ces animaux puissent bénéficier à court terme des effets du réchauffement climatique, mais parce qu'ils comptent au nombre des reptiles les plus vendus en animalerie, notamment certaines espèces tropicales brillamment colorées. Or, ce sont de redoutables passe-murailles, et les naturalistes qui contacteront bientôt chez nous des geckos vert pomme et rose fushia ne doivent pas forcément envisager une consultation chez un psychiatre.

3 - Chéloniens

Emys orbicularis (Linné, 1758)

La Cistude d'Europe

Notre unique tortue palustre indigène* est un animal de plaine dont la répartition se calque quasiment chez nous sur le tracé du cours inférieur de nos principaux cours d'eau : Adour en aval de Tarbes (« Val d'Adour ») et Gave de Pau en aval de Pau pour l'essentiel (zone des « saligues », puis des « barthes »), l'observation la plus élevée de la base de données ayant été effectuée à 270 m sur Bours (65, S. Pérès). Quelques populations dont l'indigénat peut être discu-

* L'Emyde lépreuse *Mauremys leprosa* (Schweigger, 1812) récemment observée dans le Pays-Basque français (obs. P. Arlot) apparaît *a priori* d'origine exogène : comme la Cistude d'Europe, dont les jeunes ont parfois été (sont toujours ?) ponctuellement collectés par certains usagers de la nature pour remplir le rôle de Tortues « de Floride » (plusieurs constats pers. en 65), des Emydes lépreuses capturées en zone méditerranéenne finissent leurs jours chez nous dans un aquarium ou un bassin de jardin, simple étape intermédiaire avant le relâcher (ou l'évasion) dans la nature. Seule l'observation de plusieurs individus de stades différents dans une localité donnée pourrait légitimement faire évoquer une véritable population (dont l'indigénat ne serait pas prouvé pour autant !). Notons par ailleurs que l'Emyde de la Caspienne *Mauremys caspica* a été observée près de Tarbes (obs. E. Tabacchi), et que diverses autres tortues palustres exotiques sont susceptibles d'être contactées çà et là, ces animaux étant très souvent collectionnés par des particuliers. Notons que Gosá & Bergerandi (1994) ont un avis réservé sur l'indigénat de l'espèce en Navarre même : « (...) De todas formas el desconocimiento casi total del origen de sus poblaciones, siempre situadas a bajas altitudes (100 a 440 m) no concede excesivo valor al patrón de distribución encontrado. El galápago leproso puede ser autóctono en Navarra : tal hipótesis se ha encontrado en el núcleo pirenaico de Urdax (Doadrio y Garzón, 1982 ; Castanet y Guyétant, coords., 1989). Sin embargo, el resto de las observaciones coincide con áreas humanas demográficamente densas y de tradicional esparcimiento : lugares típicos de introducción. (...) ». Nous précisons ici que l'observation d'Urdax (Navarre) citée par ces auteurs intéresse un seul et unique individu, et que la mention de l'espèce dans l'atlas S.H.F. de 1989 (carte IGN XII45 « Espelette ») (Castanet & Guyétant) se rapporte en fait certainement à cette même observation d'Urdax, l'informateur originel et la zone concernée étant identiques.



té existent cependant à des altitudes légèrement supérieures. Outre les bras morts et sections à courant lent en milieu fluvial, l'espèce fréquente diverses collections d'eau à profil varié : étangs collinaires, étangs de gravières, mares, fossés... Les jeunes occupent fréquemment des points d'eau de faible taille (petites mares) voisins des étangs occupés par les adultes. On peut alors les surprendre à l'occasion de prospections batrachologiques (obs. F. Colmar et obs. pers., Castelnau Rivière-Basse, 65).

Le nombre de données transmises apparaît peu élevé par rapport à la pression d'observation dont cette espèce fait l'objet eu égard à son inscription à l'annexe 2 de la Directive Habitats, qui fait d'elle un des fers de lance des gestionnaires et protecteurs de la nature. Confidentialité excessive ? demain, des populations peuvent disparaître sans que leur existence n'ait jamais été portée à la connaissance du plus grand nombre. Et les larmoiements des naturalistes ne vaudront pas grand chose face au mur d'affirmations de certains riverains qui, eux, soutiendront qu'« Il n'y en a jamais eu. » : cette espèce passe curieusement inaperçue auprès d'un nombre élevé de personnes (un exemple vécu dans le Gers). Attention !

Trachemys scripta (Shoepff, 1792)

La Tortue dite "de Floride"

Durant plus d'une décennie, la France a importé chaque année jusqu'à plus d'1 million de jeunes tortues de Floride pour satisfaire la clientèle des animaleries, dont les caprices se sont aujourd'hui étendus à d'autres reptiles, exportés en quantités industrielles par leurs pays d'origine (Pythons royaux par exemple, prélevés dans la nature en toute légalité avec la bénédiction des quotas CITES). Rappelons ici que le terme « Ferme d'élevage » – et donc le label "né en captivité" – désignent la plupart du temps une pratique consistant à faire pondre ou mettre bas en captivité des femelles gestantes prélevées dans la nature...

C'est ainsi : la mode des N.A.C. (Nouveaux Animaux de Compagnie) se développe en France aussi rapidement que s'accroît la tendance de nos contemporains à n'avoir ni l'envie, ni le temps ni la force de se rendre dans la nature observer des animaux sauvages, n'étant capables d'amaigrir que leur seul porte-monnaie dans une jardi-animalerie ou un « parc animalier » (on disait « zoo », avant).

Partout, des barthes de l'Adour aux saligues des gaves, des centaines de Tortues de Floride thermorégulent paisiblement sur des troncs d'arbres ou des sacs d'engrais gonflés par la fermentation d'un cadavre de chien, et nous rappellent que nous vivrions dans un monde merveilleux et délicieusement serein si les désagréables cris d'alarme d'une poignée d'excités délirants ne couvraient pas de temps à autre le doux bêlement des gens pleins de bon sens. A part ça, la

Tortue de Floride est un animal plutôt commun en plaine (présent dès le niveau de la mer au Pays-Basque : Biarritz, étang de Mouriscot, obs. P. Arlot), qui n'a pour le moment pas encore été observé au-dessus de 450 m d'altitude (lac de Castet, 64, S. Duchâteau). Certains souhaitent son extermination systématique, d'autres se posent la question de la pertinence d'une telle action là où le milieu est trop dégradé pour convenir à la Cistude : une restauration cohérente n'exigerait-elle pas aussi d'éradiquer les Ragondins, les Perches-soleil, les Poissons-chats, les Ecrevisses de Louisiane, la Jussie, la Myriophylle du Brésil, le Buddleia, la Renouée du Japon, la Balsamine de l'Himalaya, le Vison d'Amérique...est-ce vraiment légitime ?

II - Amphibiens

1) Urodèles

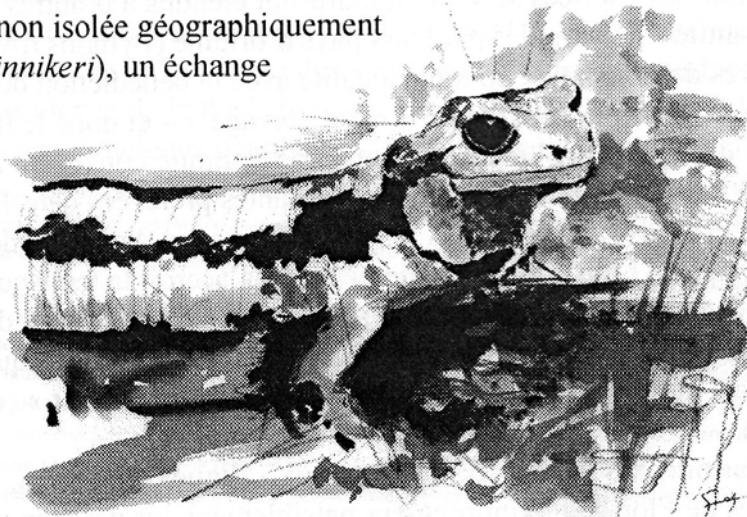
Salamandra salamandra (Linné, 1758)

La Salamandre commune

Deux sous-espèces de cet amphibien à nette tendance forestière se rencontrent chez nous : *S. s. terrestris* et *S. s. fastuosa*, en partie caractérisées par leur robe. Pyrénéo-cantabrique, *S. s. fastuosa* est surtout présente au Pays-Basque, mais on la rencontre au moins jusque dans les Baronnies (65) à l'est (Asque, obs. pers.), et plusieurs stations de la littérature (Gasser, 1975) concernent la partie montagnarde du 65. Comme chez

toute sous-espèce non isolée géographiquement (cf. *Vipera aspis zinnikeri*), un échange

génique existe avec d'autres sous-espèces (en l'occurrence chez nous avec *S. s. terrestris*) et des individus d'aspect intermédiaire *S. s. terrestris* / *S. s. fastuosa* se ren-

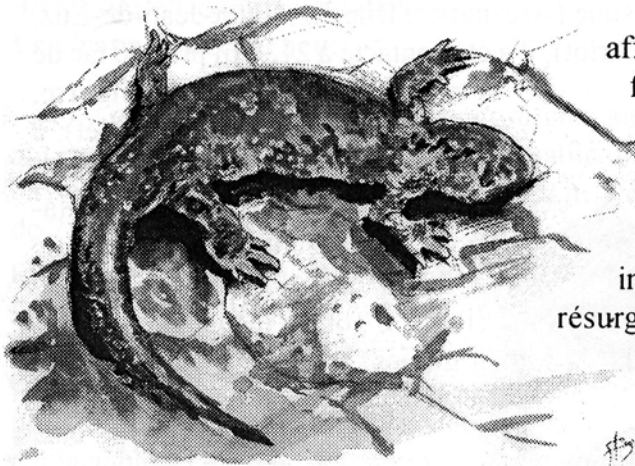


contrent un peu partout. La robe de cet animal est de surcroît extrêmement variable, y compris au sein d'une même population, et on observe fréquemment à quelques mètres de distance des animaux à robe typiquement « *fastuosa* » et d'autres typiquement « *terrestris* ».



Commune en milieu boisé, en plaine comme en montagne, et largement distribuée tant en 64 qu'en 65, la Salamandre commune ne devient véritablement rare que dans les zones intensivement cultivées et à haute altitude, à l'étage supraforestier. Elle atteint au moins 2160 m dans la pineraie à crochets subalpine du Néouvielle (Saint-Lary Soulan, obs. pers.) et descend jusqu'à 70 m au moins au Pays-Basque (Hasparren, obs. I. Elozegui transmise par P. Boudarel). Localement, l'abaissement artificiel de la limite des arbres pour les besoins du pâturage fait qu'on la rencontre dans des zones non forestières, où des populations se maintiennent à la faveur de landes, voire d'éboulis humides (par ex. à 2070 m près du lac occidental de Peyreget, dans l'Ossau, Laruns, 64, obs. pers.).

Euproctus asper (Dugès, 1852)
L'Euprocte des Pyrénées



Cet endémique pyrénéen, qui affectionne les eaux courantes fraîches plutôt dépourvues de salmonidés (cas de figure tendant à se raréfier) occupe plutôt des ruisseaux et ruisselets à cours souvent intermittent, où alternent pertes, résurgences, cascates et petites vasques. On l'observe aussi dans certains lacs, où il fréquente les zones proches du ruisseau d'alimentation ou

du déversoir. Bien moins orophile que son équivalent reptilien le Lézard des Pyrénées, il est localement présent à basse altitude, parfois dans des cours d'eau souterrains. Observé dès 250 m au Pays-Basque (Licq-Atherey, obs. D. Cunchinabe & P. Arlot), il semble rarement dépasser 2500 m (aucune obs. dans la base de données) mais apparaît encore assez commun entre 2000 m et 2500 m (en 65, citons 2200 m sur Vielle-Aure, 2150 m sur Gèdre etc. obs. pers.). La majorité des observations a cependant été effectuée en dessous de 2000 m, pour des raisons vraisemblablement liées à la disponibilité en habitat favorable : les ruisseaux qu'il fréquente à haute altitude, principalement alimentés par la fonte des neiges, sont surtout présents en dessous des névés, pas au-dessus...

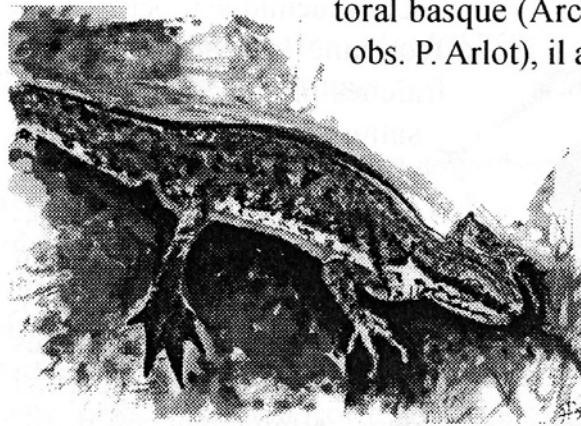
L'observabilité de cette espèce est très variable, et une prospection menée sur la même section de ruisseau au même horaire par conditions climatiques équivalentes peut donner des résultats très différents d'un jour à l'autre, sans que les paramètres aient changé en apparence : dans le Néouvielle, nous avons

dénombré un soir 48 individus sur environ 200 m, puis seulement 8 le lendemain au même endroit à la même heure avec le même type de temps. Dans ces conditions, on comprend que certains naturalistes jugent l'Euprocte des Pyrénées très commun, et d'autres moins. Il n'est de toute façon pas présent partout, et si certains coins permettent de le contacter à tous les coups, il existe des zones apparemment propices où on enchaîne les prospections négatives.

Triturus helveticus (Razoumowsky, 1789)

Le Triton palmé

C'est un peu le symétrique batracien du Lézard des murailles : présent à peu près partout chez nous, cet urodèle peu difficile se reproduit dans des points d'eau très variés, souvent assez dégradés : mares, fossés, caniveaux, bassins autoroutiers, abreuvoirs, étangs, ornières, grandes flaques... Présent dès le littoral basque (Arcangues, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz,



obs. P. Arlot), il a été contacté à 2130 m près du lac de

Gréziolles (Bagnères de Bigorre, 65, obs. M.-P. Dortet-Bernadet), à 2100 m au lac de Sesques (Laruns, 64, obs. D. Labat), et des populations prospèrent jusqu'à près de 2500 m dans le Néouvielle (65) (P.N.P.). Toutes les lacunes chorologiques relèvent certainement d'un manque de prospection.

Triturus marmoratus (Latreille, 1800)

Le Triton marbré

Bien moins répandu que son congénère, et moins facilement observable, *T. marmoratus* est un animal de basse altitude qui n'a pour le moment jamais été observé au-dessus de 600 m en Pyrénées-Atlantiques et Hautes-Pyrénées (550 m sur la commune de Capvern, 65, obs. J. Lapalisse). Cependant, des observations personnelles effectuées à l'étage montagnard (entre 800 m et 900 m) dans des localités du sud-ouest et du centre-ouest (Montagne Noire : Lacabarède, 81 ; massif des Monédières : Chaumeil, 19) prouvent que cette espèce est parfaitement capable de s'élever plus haut sous notre latitude (limite réelle probable vers 1000 m). L'absence de milieux favorables (mares notamment) joue certainement un grand rôle dans cette limitation altitudinale, le Triton marbré étant bien plus exigeant que le T. palmé quant au choix de ses sites de reproduction. A noter que nous nous sommes permis d'écarter provisoirement de la base de



données une observation effectuée à la Pierre Saint-Martin (Arette, 64), qui demande vérification du fait de son altitude exceptionnellement élevée (1600 m).

Le Triton marbré est une espèce relativement peu commune en 64 et 65, liée à des eaux stagnantes plutôt mésotrophes ou oligotrophes qui se font rares à basse altitude, excepté sur les coteaux non cultivés (mares des prairies naturelles). Il réclame des prospections ciblées, de préférence de nuit à la torche électrique. Les lacunes cartographiques des zones collinéennes d'élevage devraient pouvoir être comblées.

2 – Anoures

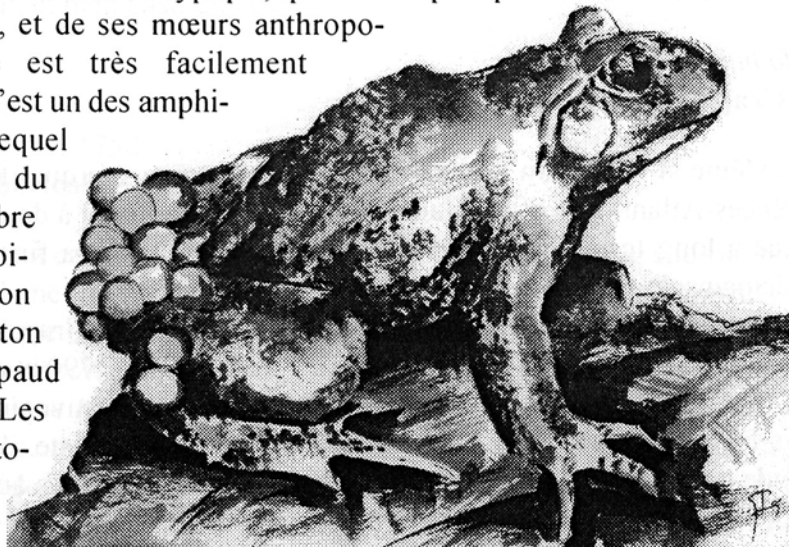
a) Discoglossidés

Alytes obstetricans (Laurenti, 1789)

Le Crapaud accoucheur

La perle du Néouvielle, souvent présenté par les médias comme un rarissime endémique de premier ordre, est en réalité une banalité absolue chez nous, à basse altitude comme en montagne (de 10 m d'altitude à Arcangues, 64, à près de 2500 m à Vielle-Aure, 65, C.-P. Arthur -PNP com. pers.). Tous les hameaux pyrénéens retentissent le soir de sa brève note de flûte, qui s'entend aussi dans la plupart des villages du piémont, mais il apparaît peu commun dans la plaine basque. Du fait de son chant typique, qu'il émet presque

en toute saison, et de ses mœurs anthropophiles, l'Alyte est très facilement contactable, et c'est un des amphibiens pour lequel nous disposons du plus grand nombre de données (troisième position derrière le Triton palmé et le Crapaud commun). Les vides de la cartographie actuelle sont



donc majoritairement à attribuer à un défaut de pression d'observation, mais il n'est pas impossible qu'il soit réellement absent (éteint ?) de certaines zones trop dégradées.

b) Pélodytidés

Pelodytes punctatus (Daudin, 1803)

Le Pélodyte ponctué

Les observations de cette petite espèce au chant très caractéristique, qui fréquente souvent les mêmes milieux de reproduction que le Crapaud calamite, se comptent pour le moment sur les doigts des deux mains en Pyrénées-Atlantiques et Hautes-Pyrénées (en tout cas dans la base de données...) : Esquiule (64, S. Hommeau), Arance (64, D. Vincent), Auriébat, Liac, Lafitole et Gensac (65, J.-M. Fourcade). Ces observations s'échelonnent de 88 m (Arance) à 260 m (Auriébat).

Discret et quasiment indétectable en journée car séjournant sous des pierres, écorces, etc., le Pélodyte ponctué n'est facilement repérable qu'en période de reproduction, de nuit, lorsque le mâle fait entendre son chant très curieux, à nul autre pareil. Cette sympathique petite espèce devrait pouvoir se rencontrer un peu partout en plaine et sur les coteaux, mais doit être absente du domaine montagnard des deux départements. Elle est de toute évidence très sous-prospectée, et les amateurs de recherches nocturnes en tous genres (rapaces, chauves-souris...) se doivent de tendre l'oreille. Attention aux confusions visuelles avec les jeunes Alytes, dont la silhouette parfois assez élancée, les taches verdâtres et la pupille verticale peuvent être sources de méprise en cas d'examen superficiel.

c) Bufonidés

Bufo bufo (Linné, 1758)

Le Crapaud commun

Même si notre bon gros crapaud mérite encore son qualificatif dans les Pyrénées-Atlantiques et les Hautes-Pyrénées, on se prend à douter de sa pertinence à long terme quand on circule sur nos routes à la fin de l'hiver, les lendemains de migrations nocturnes....

Largement distribué dans les deux départements, le Crapaud commun ne dépasse pas l'étage forestier, où il a été contacté jusqu'à 1790 m en vallée d'Ossau (Laruns, obs. R. Dohogne). Il est présent dès le niveau de la mer au Pays-Basque (Biarritz, obs. P. Arlot). Relativement ubiquiste, il fréquente une grande gamme d'habitats terrestres, et c'est un de nos rares amphibiens à se reproduire aussi bien en eau stagnante que courante.



Bufo calamita Laurenti, 1768

Le Crapaud calamite

Ce beau *Bufo* aux yeux véritablement merveilleux est apparemment assez rare chez nous, sans être pour autant localisé : la poignée de données dont nous disposons à l'heure actuelle se répartit du Béarn à la Bigorre, et de la plaine à l'étage subalpin.

Les observations intéressent des contextes naturels très différents. Citons des terrains alluviaux des bords du Gave de Pau entre 80 m et 125 m (Arance 64, D. Vincent, Denguin, 64, S. Duchateau), des prairies et cultures de la plaine et des coteaux bigourdans entre 200 m et 300 m (Chis, 65, obs. C. Bergès, J.-P. Vacher, L. Gire et G. Pottier et Lustrar, 65, obs. Ch. Bergès et J.-P. Vacher), un village de montagne à flanc de versant à 700 m (Berbérust-Lias, 65, obs. S. Danflous et D. Labat), des prairies et landes montagnardes vers 880 m (Bilhères, 64, obs. S. Duchateau), et des prairies et landes subalpines vers 1700 m (Beaucens / Gazost, 65, obs. pers.)...

Espèce à caractère pionnier, comme le Pélodyte ponctué, le Crapaud calamite n'est véritablement compétitif que là où un fort degré d'ouverture du milieu terrestre, conjugué à un caractère temporaire des pièces d'eau, rebutent la plupart des autres espèces d'anoures (notamment *B. bufo*). Il est donc à rechercher (jusqu'à 2000 m, peut-être localement un peu plus haut) dans des contextes de landes, de friches, de prairies, de pelouses, présentant périodiquement (souvent au printemps, mais aussi en automne) des grandes flaques, des ornières etc. de faible profondeur, et bien ensoleillées.

d) Hylidés

Hyla arborea (Linné, 1758)

La Rainette arboricole

Cette rainette à caractère nordique est rare et localisée dans le sud-ouest de la France, où elle ne fréquente guère de façon certaine que les départements de la façade atlantique (Gironde et Landes), souvent en populations mixtes *H. arborea* / *H. meridionalis*. Nous serions en présence dans le Pays-Basque de la sous-espèce ibérique *Hyla arborea molleri* Bedriaga, 1890. *H. arborea* a pour le moment été très rarement signalée chez nous : quelques observations au Pays-Basque (Labastide-Clairence, obs. P. Arlot) et une population contactée deux années d'affilée au moins en banlieue paloise (Laroin, obs. P. Boudarel). Elle est apparemment absente des Hautes-Pyrénées, où n'existe a priori qu'*Hyla meridionalis*.

Dans la mesure où les jeunes *H. meridionalis* présentent souvent un pseudo-liseré noir sur les flancs, et où des anomalies de « pattern » peuvent survenir chez les adultes, il est vivement conseillé de se fier plutôt au chant, radicalement différent chez les deux espèces.

Nos connaissances actuelles sur cette espèce en Pays-Basque et Béarn sont très insuffisantes, et des prospections méthodiques (par maille unitaire atlas par exemple) s'imposent pour préciser sa répartition.

Hyla meridionalis Boettger, 1874

La Rainette méridionale

Commune chez nous par endroits, la Rainette méridionale ne fréquente que l'étage planitiaire des deux départements, les points d'observations étant contenus dans une étroite bande nordique d'une cinquantaine de kilomètres de largeur : l'altitude la plus élevée de la base de données est de 325 m à Castelnau-Magnoac (65) (obs. N. Savine).

La mobilité de cette espèce terrestre arboricole, son chant caractéristique, son caractère relativement anthropophile et le type de gîtes diurnes qu'elle affectionne la rendent assez facilement observable malgré son homochromie : les occasions de la déranger et de la voir se mouvoir seraient sans doute moins nombreuses si elle s'établissait sous des pierres durant la journée, plutôt que dans les feuillages ou les branchages...

La Rainette méridionale est susceptible d'être présente dans toute la partie de plaine des deux départements, même si, localement, la disparition ou la pollution des mares a pu diminuer les populations.

e) Ranidés

Rana dalmatina Bonaparte, 1840

La Grenouille agile

Nos deux grenouilles «brunes» terrestres (*Rana dalmatina* & *Rana temporaria*) sont des espèces qui se ressemblent parfois beaucoup et posent souvent quelques difficultés de détermination aux naturalistes, notamment en zone pyrénéenne où existe une race locale de Grenouille rousse à longues pattes et d'aspect plus élancé, souvent dénommée « Grenouille de Gasser ». Assez largement répandue chez nous, La Grenouille agile est une espèce de basse altitude qui cède rapidement la place à la Grenouille rousse dès les premiers reliefs des Pyrénées, mais qui peut s'enfoncer dans la chaîne à la faveur de certaines grandes vallées (par ex. abords du Gave de Pau à Ayzac-Ost, 65, obs. J.-P. Vacher & N. Savine). Elle cohabite localement avec *R. temporaria* sur les collines du piémont, les deux espèces pouvant se succéder sur les mêmes milieux de repro-



duction (obs. pers. à 520 m sur Vielle-Adour, 65). Elle n'a pour le moment pas été observée avec certitude au-dessus de 600 m d'altitude (elle est présente sur les plateaux de Ger et de Lannemezan), et elle ne dépasse vraisemblablement jamais 1000 m chez nous. Si la situation apparaît assez claire en montagne, l'existence ponctuelle à basse altitude de populations plus ou moins relictuelles de *R. temporaria* exige une grande rigueur dans la détermination des grenouilles « brunes » de plaine.

Rana pyrenaica Serra-Cobo, 1993

La Grenouille des Pyrénées

De découverte récente, cette endémique pyrénéenne à aire de distribution très restreinte est une espèce aquatique torrenticole qui ne fréquente apparemment que le versant ibérique de la chaîne : les seules populations françaises connues occupent des ruisseaux relevant du bassin versant de l'Ebre !

Quatre localités ont été portées à connaissance en 1998 (Llamas *et al.*), qui demeurent à ce jour (en tout cas du point de vue de la base de données) les seules connues sur le versant français. Toutes ces localités concernent un secteur restreint du massif d'Iraty situé entre le pic de Bizkarzé et la montagne de Patxula.

Qu'ajouter d'autre, sinon qu'il s'agit d'un des amphibiens les plus rares et les plus originaux (endémique pyrénéenne et seule grenouille torrenticole) de la faune française, et qu'il serait vraiment très intéressant de découvrir de nouvelles populations ? Des prospections ont été menées par l'O.N.F. dans le cadre d'une étude visant à mieux connaître le statut de cette espèce dans le massif d'Iraty, mais elles n'ont malheureusement pas permis de découvrir de nouvelles populations (Onésime Prud'homme – ONF). La très forte valeur patrimoniale de l'espèce et son prestige auprès des batrachologues européens devrait logiquement entraîner une pression d'observation accrue, mais cette pression semble malheureusement s'exercer principalement sur la poignée de localités connues, le syndrome de la coche l'emportant souvent sur la prise de risque exploratoire.

Rana temporaria Linné, 1758

La Grenouille rousse

C'est un des amphibiens les plus observés, et les fiches d'observations montagnardes sans mention de cette espèce sont assez rares : on voit au moins une Grenouille rousse par randonnée !

Sa robe très variable (jusqu'à de très beaux motifs contrastés marron chocolat et jaune soufre) entraîne parfois des interrogations chez les rares personnes qui attribuent encore un certain crédit à son nom français, mais ce sont surtout

les longues pattes de sa version pyrénéenne qui posent le plus de problèmes, faisant parfois étiqueter « Grenouille agile » des animaux observés à 2000 m ! Très commune et abondante en montagne jusqu'à près de 2500 m (2520 m aux Gourgs Blancs, Loudenvielle, 65, obs. P. Boudarel), la Grenouille rousse est plus rare et localisée aux étages collinéen et planitiaire, qu'elle ne fréquente semble-t-il régulièrement que sous le climat humide du Pays-Basque (par ex. à Arcangues et Urt, obs. P. Arlot). En Béarn et Bigorre, la Grenouille rousse ne descend en plaine qu'à la faveur d'habitats particuliers, les mêmes que ceux fréquentés par d'autres espèces nordiques à basse altitude (Lézard vivipare, Coronelle lisse) : forêts collinéennes fraîches (hêtraies-chênaies), landes atlantiques et tourbières, où elle cohabite souvent avec la Grenouille agile. Quitte à nous répéter, rappelons donc que la détermination des grenouilles brunes de plaine (en dessous de 1000 m) réclame beaucoup d'attention !

Complexe des Grenouilles « vertes » :

Rana lessonae Camerano, 1882 ; *Rana perezi* Seoane, 1885 ; *Rana ridibunda* Pallas, 1771 ; *Rana* Kl. *esculenta* Linné, 1758 ; *Rana* Kl. *grafi* Crochet, Dubois, Ohler & Tunner, 1995.

La logique biogéographique voudrait qu'on ne rencontre chez nous que *Rana perezi* et son klepton *Rana kl. grafi* *, taxons méridionaux fréquents dans le sud-ouest de la France et pour lesquels « une détermination fiable requiert souvent une analyse de protéines » (phrase extraite de « Amphibiens de France, Belgique et Luxembourg », par R. Duguet & F. Melki, édition Biotope, 2003). Mais différentes espèces de Grenouilles « vertes » de diverses origines ayant été de longue date importées vivantes à des fins variées (dissections, élevage pour alimentation etc.), on peut également rencontrer *Rana lessonae*, *Rana ridibunda* ou *Rana kl. esculenta*.

Ces taxons beaucoup moins caractérisés que nos autres espèces d'amphibiens, et qui illustrent bien les limites du concept d'espèce face à la mouvance du vivant, sont souvent difficilement « étiquetables » sur le terrain, en tout cas au cours d'un examen visuel. Le chant offre de meilleures garanties, à condition de procéder à des enregistrements de qualité et de les comparer à des chants de référence dûment authentifiés. En l'état actuel de nos connaissances, le complexe des Grenouilles « vertes » serait surtout représenté chez nous par *R. kl. grafi.*, mais une population au moins de *R. perezi* a été identifiée au chant au Pays-Basque (P. Arlot). Il s'agit d'animaux de plaine, qui n'ont jamais été signalés au-dessus de 600 m et sont localement très communs : *R. kl. grafi* notamment s'accommode bien de pièces d'eau de piètre qualité hostiles aux autres amphi-

* *Rana kl. grafi* possède 1 lot de chromosomes *perezi* et 1 lot *ridibunda*, mais son origine est peut-être à chercher dans une hybridation *R. kl. esculenta* x *R. perezi* car *R. kl. esculenta* produit des gamètes de génome *R. ridibunda*.



biens : étangs de gravières profonds et empoisonnés, bras morts eutrophes, grands lacs collinaires etc.

Des prospections acoustiques s'imposent pour démêler la situation. Bonnes volontés bienvenues !

Remerciements

Que soient ici remerciées toutes les personnes, citées dans le texte ou non, m'ayant transmis leurs observations de reptiles et d'amphibiens dans les Pyrénées-Atlantiques et les Hautes-Pyrénées. Que soient également remerciés toutes celles et tous ceux qui ne l'ont pas encore fait : l'inventaire se poursuit et leurs données sont les bienvenues !

Summary: List, with comments, of the reptiles and amphibians of the french western Pyrénées.

Since the publication of the "Atlas de répartition des amphibiens et reptiles de France" (Castanet & Guyétant), in 1989, a considerable number of observations have been collected in the departments of the Pyrénées-Atlantiques and the Hautes-Pyrénées, some of which increase our knowledge of the distribution, both spatially and altitudinally, of certain species.

For instance, some rare species such as the Southern Smooth Snake *Coronella girondica* and the Seoane Viper *Vipera seoanei* have been found in new localities sometimes considerably increasing their known range in France. Among the lizards, the Pyrenees Mountain Lizard *Iberolacerta bonnali* = *Archaeolacerta bonnali* = *Lacerta monticola ssp. bonnali* has been found in almost all the mountain areas of the department of Hautes-Pyrénées whereas before this species was only known in a handful of localities. Finally certain amphibians for which only a few had been recorded in the study area, such as the Natterjack toad *Bufo calamita* and the Parsley Frog *Pelodytes punctatus* have been recorded in a number of localities of which certain for the Natterjack toad, considerably increase the previously known altitudinal range for the northern slopes of the central and western Pyrenees

It seemed appropriate to publish the state of our knowledge concerning the ranges of the reptiles and amphibians of the two departments concerned in order to help in the preparation of the first «Atlas de répartition des reptiles et amphibiens des Pyrénées occidentales françaises». We particularly ask any person having further information to send it to the author of this article who is the coordinator of this project.

Resumen : Lista comentada de los reptiles y anfibios del Pireneo Occidental :

Después de la publicación del «Atlas de distribución de los anfibios y reptiles de Francia» en 1989, numerosas observaciones han aparecido dentro de los departamentos de Pyrénées Atlantiques y Hautes Pyrénées con nuevas localidades y altísimas altitudes para numerosas especies. Así, ofidios raros en Francia como la Culebra lisa meridional y la Vibora de Seoane han estado observadas en nuevas localidades. Cuanto a los lagartos, el Lagartijo pirenaico *Iberolacerta bonnali* es presente en la quasi totalidad de la zona alpina en Hautes Pyrénées extendiendo fuertemente su área conocida hasta hoy. Anfibios tal el Sapo corredor o el Sapillo moteado extienden sus áreas altitudinales notablemente en los Pirineos.

Esta lista precisa la distribución de las 33 especies que poblan el área de estudio y da a conocer el estado actual del conocimiento sobre reptiles y anfibios de nuestra comarca.

Références bibliographiques

Arribas O. (2000) : Taxonomic revision of the iberian « Archaeolacertae » III : diagnosis, morphology, and geographic variation of *Iberolacerta bonnali* (Lantz, 1927) (Squamata : Sauria : Lacertidae). *Herpetozoa* 13 (3/4) : 99 -131.

Beck P. (1943) : Note préliminaire sur la faune herpétologique des Hautes-Pyrénées. *Bull. Soc. Acad. Hautes-Pyrénées* 1^{ère} séance 1942 : 48-57.

Boudarel P., Haffner P., Hippolyte J. & Leconte M. (1993) : A propos de la présence de la Vipère de Seoane (*Vipera seoanei*, Lataste, 1879) (Ophidia, Viperidae) en haute vallée des Aldudes (Pays-Basque, Pyrénées-Atlantiques) et de sa limite orientale en Pyrénées. *Bull. Soc. Herp. France* 65-66 : 15-21.

Castanet J. & Guyétant R. (1989) : *Atlas de répartition des amphibiens et reptiles de France*. Société Herpétologique de France. Paris. 191 p.

Doadrio I. & Garzón P. (1982) : Nueva cita del Galápago leproso, *Mauromys leprosa* (Schweigger, 1812) en los Pirineos. *Doñana Acta Vertebrata* 9 : 375.

Duguy R. (1971) : Note sur les reptiles observés dans la région du lac d'Orédon (massif du Néouvielle, Hautes-Pyrénées). *Bull. Soc. Hist. Nat. Toulouse* 107 (1-2) : 93-95.

Gasser F. (1975) : Recherches sur le statut microévolutif de deux amphibiens urodèles, l'espèce pyrénéenne *Euproctus asper* (Dugès) et l'espèce paléarctique *Salamandra salamandra* (L.) : protéines sériques, cycles sexuels femelles et morphologie. *Thèse de doctorat de l'université Paul Sabatier*. Toulouse. 267 pages + annexes.

Geniez Ph. et Crochet P.-A. (sous presse, 2003) : Confirmation de l'existence, en France, de trois taxons méconnus : *Alytes obstetricans almogavarii* Arntzen & García Paris, 1995 (Amphibia, Discoglossidae), *Podarcis hispanica sebastiani* (Klemmer, 1964) (Reptilia, Lacertidae) et *Natrix natrix astreptophora* (Seoane, 1884) (Reptilia, Colubridae). *Bull. Soc. Herp. Fr.*

Grangé J.-L. (2002) : Liste commentée des oiseaux des Pyrénées occidentales et du sud des Landes. *Le Casseur d'Os* vol. 2, n° 2 : 84-132.

Gosá A. (2002) : Distribución pirenaica occidental de la Lagartija ibérica *Podarcis hispanica*, e hipótesis sobre sus vías de dispersión holocena. *Naturzale* 17 : 47-60.



Gosá A. & Bergerandi A. (1994) : Atlas de distribución de los Anfibios y reptiles de Navarra. Distribution atlas of the Amphibians and Reptiles in Navarra (Northern Spain). *Munibe* 46 : 109-189

Lantz L.-A. (1927) : Quelques observations nouvelles sur l'herpétologie des Pyrénées centrales. *Rev. Hist. Nat. Appliquée* 8 : 54 – 61.

Llamas, O., Martinez-Gil O. & Arribas O. (1998) : *Rana pyrenaica*, a new species for the french herpetofauna. *Bol. Asoc. Herp. Esp.* : 9.

Pottier G. (2001 a) : Notes sur trois cas de mélanisme chez *Vipera aspis zinnikeri* Kramer, 1958 (Ophidia, Viperidae) dans les Hautes-Pyrénées (France). *Bull. Soc. Herp. France* 97 : 49-53.

Pottier G. (2001 b) : Nouvelle donnée sur la limite occidentale de répartition du Lézard des Pyrénées *Iberolacerta bonnali* (Lantz, 1927) (Sauria, Lacertidae). *Bull. Soc. Herp. Fr.* 98 : 5-9.

Pottier G., Arlot P., Dohogne R. & Vacher J.-P. (2001) : Nouvelles données sur la distribution de la Vipère de Seoane *Vipera seoanei* Lataste, 1879 (Ophidia, Viperidae) en France. *Bull. Soc. Herp. France* 99 : 37-44.

Gilles Pottier.
21, allée des demoiselles. 31400 Toulouse
gilles.pottier@worldonline.fr